

Gregor Perko
Université de Ljubljana

RICHARD MILLET ET LA PROVOCATION « LITTÉRAIRE »

Richard Millet and “Literary Provocation”

Abstract

In 2012, Richard Millet, writer and editor, published a short text entitled *Éloge littéraire d'Andrea Breivik* [*The literary praise of Andrea Breivik*] which provoked a large media outcry. This “affair” leads us to ask ourselves a few questions. Firstly, we will be interested to know if the text was written out of pure provocation and if everything is allowed to the writer in the name of literature. Then, we will try to determine if the contemporary society is ready to engage in debate even on taboo subjects. Finally, we will answer the question of whether Millet’s essays can be considered populist.

Keywords: Richard Millet, contemporary French literature, provocation, scandal, populism

Résumé

En 2012, Richard Millet, écrivain et éditeur, publie un opuscule intitulé *L'éloge littéraire de Andreas Breivik* qui provoque un véritable tollé médiatique. Cette « affaire » nous a amené à nous poser quelques questions. Nous tâcherons d'abord d'établir si ce texte a été écrit par pure provocation, et si un écrivain peut tout se permettre au nom de la littérature. Nous nous demanderons ensuite si la société contemporaine est prête à engager un débat sur des sujets tabous. Enfin, nous aborderons la question de savoir si les essais de Millet peuvent être considérés comme populistes.

Mots-clés : Richard Millet, littérature française contemporaine, provocation, scandale, populisme

Introduction

Richard Millet, écrivain prolifique, romancier, essayiste, ancien éditeur chez Gallimard, était peu connu du grand public en France¹ et inconnu à l'étranger avant le tollé qu'a déclenché la publication d'un court texte intitulé *Éloge littéraire d'Anders Breivik* en août 2012. Dans ce texte de 18 pages, qui suit l'essai « sur la paupérisation de la littérature », intitulé *Langue fantôme*, Millet parle de l'auteur des attentats d'Oslo et de la tuerie d'Utoya, perpétrés en Norvège en 2011, qui a fait 77 morts. L'opuscule est paru, mais peut-être est-ce là une simple coïncidence, deux jours avant la prononciation du verdict de Breivik, ce qui n'a fait qu'attiser la polémique.

Celle-ci éclate quelques jours avant la publication du livre, quand Jérôme Garcin publie, dans le *Nouvel Observateur* du 17 août 2012, un compte rendu du texte intitulé « Breivik, Prix Goncourt ». De nombreux journalistes et écrivains, parmi lesquels Jean-Marie G. Le Clézio, Tahar Ben Jelloun, Bernard-Henri Lévy, participent à la polémique² qui se poursuit et atteint son apogée le 10 septembre 2012, avec la publication dans *Le Monde* d'une tribune-pétition d'Annie Ernaux intitulée « Le pamphlet raciste de Richard Millet déshonore la littérature » et signée par plus de 100 écrivains³.

Ce n'était cependant pas la première fois que Millet suscitait des polémiques. Ses opinions avaient déjà été critiquées en 1993, quand il avait réuni pour la première fois dans un seul recueil les trois tomes du *Sentiment de la langue*, livre qui a pourtant reçu le prix de l'essai de l'Académie française. Les critiques ont été plus virulentes encore s'agissant des essais publiés après 2000. Dans ces textes adoptant souvent un ton pamphlétaire, Millet s'insurge contre la décadence et la paupérisation de la langue et de la littérature contemporaines, critique la domination américaine sur la culture et la société européennes, et dénonce la déchéance de la civilisation européenne, qui a renoncé à ses racines chrétiennes : il condamne le « Nouvel ordre mondial », inauguré par la gauche, le règne du multiculturalisme, de la bien-pensance, du politiquement correct et du « droit-de-l'hommeisme ».

¹ Dans les milieux littéraires et éditoriaux, au contraire, Richard Millet est bien connu. Il est surnommé le « faiseur de Goncourt » : deux des écrivains dont il était l'éditeur ont remporté le prix Goncourt, Jonathan Littell en 2006 et Alexis Jenni en 2011.

² I. Jaffrin (2015) a recensé dans le mois qui a suivi la publication du livre de Millet environ 120 documents se rapportant à « l'affaire Millet ».

³ Pour plus de détails sur le déroulement de « l'affaire Millet », voir Jaffrin (2015) et Rengervé (2016).

Le cas de Richard Millet nous invite à nous poser quelques questions. Tout d'abord sur la responsabilité civique de l'écrivain, qui se doit de respecter les valeurs de la société dans laquelle il vit : le statut d'écrivain et la maîtrise du style dispensent-ils l'écrivain de cette responsabilité ? Ensuite, on peut se demander si, dans la société contemporaine, il est admissible d'étendre le débat à tous les thèmes, même à des thèmes tabous. Dans le cas de Richard Millet, on peut se demander légitimement où (et comment) commence la provocation, et quel est son objectif. Comme c'était déjà le cas pour un certain nombre d'autres écrivains, et notamment pour L.-F. Céline, exemple le plus connu, on se demandera ici dans quelle mesure on peut légitimement tracer une frontière entre la « littérature » (roman, récit) et les textes « non narratifs » (essais, pamphlets...) d'un écrivain. Nous essaierons de démontrer que les essais de R. Millet sont en cohérence avec ses écrits romanesques, ce qui nous permettra d'aborder la « littérarité » de ses écrits, concept sur lequel Millet insiste beaucoup. Nous nous attaquerons également à la question épineuse de savoir dans quelle mesure les écrits polémiques de Millet relèvent de la provocation délibérée, voire gratuite, et si ces textes peuvent être considérés comme populistes, dans l'acception générale et traditionnelle du terme.

1. *Éloge littéraire d'Anders Breivik* : Millet mal compris ?

Millet précise dès la première phrase de l'*Éloge* qu'il voudrait qu'on garde à l'esprit qu'il n'approuve pas les actes commis par Breivik. Puis il continue :

C'est pourtant sur ces actes que je me pencherai, frappé par leur perfection formelle, donc, d'une certaine façon, et si tant est qu'on puisse les détacher de leur contexte politique, voire criminel, par leur dimension littéraire, la perfection, comme le Mal, ayant toujours peu ou prou à voir avec la littérature (Millet, 2012 : 103).

Ce qui a le plus choqué les critiques (ou les détracteurs) de Millet, ce n'était pas tellement l'évocation du lien entre la littérature et le mal, qui connaît une longue tradition, mais la référence à la perfection formelle du crime.

Deux autres passages ont été tout aussi fréquemment évoqués et critiqués :

Donnerons-nous pour autant raison à Breivik, sous le prétexte que ses victimes n'étaient que de jeunes travailistes, donc de futurs collaborateurs

du nihilisme multiculturel ? Non : dans la perfection de l'écriture au fusil d'assaut, il y a quelque chose qui le mène au-delà du justifiable [...] (Millet, 2012 : 117).

Dans cette décadence, Breivik est sans doute ce que méritait la Norvège et ce qui attend nos sociétés qui ne cessent de s'aveugler pour mieux se renier, particulièrement la France et l'Angleterre ; loin d'être un ange exterminateur, ni une bête de l'Apocalypse, il est tout à la fois bourreau et victime, symptôme et impossible remède (Millet, 2012 : 119).

En se basant sur ces trois passages, les critiques ont reproché à Millet l'absence de toute empathie envers les victimes⁴, de même que le caractère raciste et monstrueux du texte. De nombreux critiques n'ont vu dans le texte de Millet qu'une pure provocation dont le but principal serait de faire gagner à l'écrivain davantage de présence médiatique, ce qui améliorerait les ventes de ses ouvrages.

Le portrait que Millet dessine de Breivik est loin d'être flatteur. Breivik est surtout pour lui un symptôme de la décadence de l'Europe, de sa culture et de la littérature. Son acte témoigne d'un refus désespéré de l'immigration extra-européenne de masse, de l'islamisation, du multiculturalisme, du relativisme, de la société capitaliste américanisée ainsi que de la ruine des valeurs traditionnelles occidentales.

L'Éloge n'est cependant pas un ouvrage isolé, c'est pourquoi il convient de le comparer aux autres ouvrages de Millet. Lorsqu'on le fait, on a tôt fait de remarquer que les propos et les thématiques que Millet aborde dans l'Éloge sont en cohérence avec les idées qu'il a développées dans les essais antérieurs et dont le reflet peut être décelé également dans son œuvre narrative (voir § 3). À l'exception du fait qu'il s'est servi du crime de Breivik, donc d'un événement récent, pour aborder et illustrer les idées qui lui sont chères, ce texte ne détonne donc nullement dans l'œuvre de Millet⁵.

Millet a réagi une première fois à ces accusations dans l'émission de Frédéric Taddeï « Ce soir (ou jamais) » du 4 septembre. *L'Express* lui

⁴ Dans l'interview conduite par Jean-Pierre Elkabbach le 12 octobre 2012 dans le cadre de l'émission « Bibliothèque Médicis », Millet a regretté de ne pas avoir montré de solidarité envers les victimes.

⁵ Millet, qui est devenu après 2000 un contempteur acharné de la société contemporaine, dominée, selon lui, par la dictature de la bien-pensance et le « Nouvel ordre » mondial et mondialiste qui refuse de voir la vérité en face et d'en discuter, a également adopté assez tôt la pose de victime incomprise. Ce sentiment d'être injustement attaqué culmine d'abord avec *L'Opprobre* en 2008, puis s'intensifie encore avec le scandale de 2012.

a ensuite permis le 12 septembre de publier un texte de trois pages, intitulé « Pourquoi me tuez-vous ? ». Il a eu aussi la possibilité de répondre aux critiques et de se défendre le 12 octobre dans l'émission « Bibliothèque Médicis » de Jean-Pierre Elkabbach, et le 17 novembre sur France Culture dans l'émission « Répliques » d'Alain Finkielkraut. Dans les réponses à ses « détracteurs », Millet avance deux lignes de défense qui reposent toutes les deux sur l'idée qu'il n'a pas été compris. Il se dit d'abord étonné que l'ironie du titre n'ait pas été perçue, ce qui a mené au lynchage médiatique, selon ses propres mots. Ensuite, il reproche à ceux qui l'ont attaqué de ne pas avoir lu le texte, et surtout de ne pas prendre en considération les trois livres qu'il a publiés simultanément en août 2012 chez le même éditeur, et qui constituent, selon Millet, un tout. Outre *Langue fantôme*, qui précède l'*Éloge*, Millet a publié cette année-là chez Pierre Guillaume de Roux *De l'antiracisme comme terreur littéraire* et *Intérieur avec deux femmes*.

2. Décadence de l'Europe

Dans l'*Éloge*, comme nous l'avons déjà dit, et dans les autres opuscules publiés en 2012, Millet ne fait que creuser les idées déjà présentes dans les essais qui constituent le premier volume du *Sentiment de la langue* (1986), et qu'il ne cesse de développer dans les textes publiés après 2000, notamment dans *Le dernier écrivain* (2005), *Désenchantement de la littérature* (2007), *L'Opprobre* (2008), *L'Enfer du roman* (2010), et *Fatigue du sens* (2011)⁶. Dans les textes cités, Millet développe l'idée que le déclin et la décadence de l'Europe sont étroitement liés au dépérissement de la culture européenne dont le signe le plus éclatant est la paupérisation de la littérature, conséquence inévitable de la perte du style ainsi que de la pauvreté de la langue employée aujourd'hui :

On peut dire que la littérature, en toute langue et en tout temps, et aujourd'hui avec la volonté d'en finir avec elle-même, la littérature est prise dans un formidable processus d'érosion linguistique dans lequel on n'entend plus que le murmure de langues mourantes, ce qui meurt là étant le style, c'est-à-dire cet extraordinaire supplément qu'on appelle l'art et à partir de quoi se définit

⁶ Même après le scandale, il continuera à réfléchir sur les thématiques qui l'obsèdent et qui passent dans l'espace médiatique et littéraire pour des provocations. En 2014, par exemple, il publie *Le corps politique de Gérard Depardieu*, une des figures emblématiques du « politiquement incorrect », et en 2018, *Déchristianisation de la littérature*, où il réinterprète le lien « patent » entre la déchristianisation de l'Europe et la fin de la « véritable » littérature.

en grande partie une civilisation, la nôtre se caractérisant à présent par la perte du style. Écrire revient donc à entrer dans le mouvement de cette perte, contemporaine de la destruction de la culture, de la tradition, de la nature, de la langue, du sens (Millet, 2012 : 34–35).

Les propos de Millet, lorsqu’il fustige la production littéraire contemporaine, ne sont jamais tendres. La France est selon lui devenue aujourd’hui une « république bananière de la littérature » (Millet, 2012). Cette paupérisation serait particulièrement visible dans le roman contemporain (Millet, 2007, 2010). Le roman est devenu international, « universel », sous l’hégémonie anglo-saxonne, en particulier américaine. Le roman, ainsi que toute la culture européenne, se plie servilement, selon Millet, à la « fadeur » culturelle et idéologique des États-Unis. Le déclin du roman est lié à la démocratisation du genre qui rend les textes romanesques accessibles aux « quasi-analphabètes ». Au début de *Langue fantôme* (Millet, 2012), il cite la décision d’Umberto Eco de simplifier son célèbre *Roman de la rose* et de le rendre moins « érudit » comme un exemple typique de cette paupérisation de la littérature qui inaugure l’époque de la « post-littérature⁷ ».

Millet cherche également les raisons du déclin de la littérature, du style et de la langue dans le relativisme culturel et le multiculturalisme qui provoquent inexorablement la perte des identités des nations. Et il ne parle pas uniquement de l’identité culturelle, mais également de l’identité nationale et religieuse. La littérature « authentique », « pure », ne survivra pas à la fin du christianisme et à la domination des systèmes démocratiques libéraux qui s’évertuent à abolir toute « verticalité », nécessaire, selon Millet, à la culture et à la langue.

Il convient de mentionner la notion de pureté qui tient une place importante dans la poétique de Millet. Il s’agit d’abord de la pureté de la langue, puis de celle du style. Millet applique aussi cette notion aux autres domaines de la culture, notamment à la musique (voir Millet, 1993).

Dans ses derniers textes et dans ses apparitions médiatiques, il se dit très préoccupé par le problème de l’immigration extra-européenne, et observe que le déclin de la culture européenne et de la langue coïncide avec l’immigration massive. Dans ses propos, il se réfère ouvertement au

⁷ Millet désigne par un jeu de mots la simplification du roman décidée par Eco, l’appelant une « Eco-logie négative de la littérature » (Millet, 2012). Dans ses essais, il ne se montre pas plus tendre avec de nombreux autres écrivains contemporains, même avec des prix Nobel, comme par exemple, J.-M. G. Le Clézio ou M. V. Llosa, entre autres, dont l’exercice de la littérature se caractériserait par une absence totale de style.

concept de « grand remplacement » de Renaud Camus⁸ et se demande pourquoi lui aussi, en tant que « Français de souche », « catholique » et « hétérosexuel », ne pourrait s'interroger et réfléchir sur son identité nationale, culturelle et linguistique⁹.

3. Millet : écrivain et « pamphlétaire »

Dans cette section, nous essaierons d'esquisser une réponse à la question de savoir s'il y a « deux » Millet, le Millet écrivain et le Millet essayiste, voire polémiste ou pamphlétaire. Les critiques de Millet, lors de la publication de *l'Éloge* et de ses essais ultérieurs, mais aussi lors de ses apparitions médiatiques, ont souvent opposé deux aspects de cet auteur. À un écrivain de génie et grand styliste s'opposerait un essayiste aimant la provocation gratuite, réactionnaire, anti-démocratique et qui partage les idées racistes¹⁰ et nationalistes de l'extrême droite. Dans notre analyse, nous nous baserons sur les romans du « cycle corrézien » (*La Gloire des Pythre*, 1995 ; *Lauve le Pur*, 2000 ; *Ma vie parmi les ombres*, 2003 ; *Le Renard dans le nom*, 2003), et sur son récit intitulé *La Confession négative* (2009).

Le cycle corrézien, d'inspiration autobiographique, décrit la vie rurale sur le plateau de Millevaches, en Haute-Corrèze : dans les derniers romans, l'action se déroule essentiellement dans un bourg répondant au nom imaginaire de Siom¹¹. Un des thèmes dominants du cycle est la disparition du monde rural, de ses valeurs et de ses traditions. Cette vie rurale, très différente de la vie « moderne », se caractérisait, aux yeux de Millet, par sa pureté et son authenticité.

Les textes de ce cycle, comme d'ailleurs tous les autres textes littéraires de Millet, sont abondamment émaillés de réflexions sur la langue. La langue n'est pas quelque chose d'abstrait et d'accessoire, mais possède

⁸ Selon Renaud Camus, auteur proche de l'extrême droite, le grand remplacement désigne un processus par lequel les peuples venant essentiellement de l'Afrique sub-saharienne et du Maghreb se substitueraient aux Européens de souche, et notamment aux Français.

⁹ Avant même le scandale, Millet s'était interrogé ouvertement sur le problème de la légitimité que pose le fait de s'interroger sur l'identité nationale, par exemple dans l'émission « Ce soir ou jamais » de Tadeï du 7 février 2012 sur France 3.

¹⁰ En réponse à ces critiques, notamment au sujet du racisme, Millet a souligné plusieurs fois qu'il avait vécu toute une partie de sa vie au Liban, qu'il parlait l'arabe et connaissait bien la culture du Maghreb.

¹¹ Ajoutons que Millet est né à Viam, nom phonétiquement proche de Siom.

une matérialité qui est consubstantielle à la nature humaine, à ce qui nous définit en tant qu'hommes.

« La langue nous empêche d'être nus comme des sauvages, comme des amants criminels, comme les bêtes », disait la mère de ma mère [...] (Millet, 2003a : 15).

Ce n'est pas parce que les gens ne savent pas ce qu'ils disent et le disent mal qu'il faut qu'à mon tour je parle comme on porte des haillons, soutenait-elle lorsque je m'agaçais de l'entendre parler ainsi (Millet, 2003b : 77).

La disparition du monde rural traditionnel est concomitante au déclin et à la perte de la langue.

Après moi la langue ne sera plus tout à fait la même. Elle entrera dans une nuit remuante. Elle se confondra avec le bruit d'une terre désormais sans légendes. Les langues s'oublient plus vite que les morts. Elles tombent, comme le jour, le vent, ou le silence sur le monde où je suis né et qui était peuplé de gens rudes, peu loquaces [...] (Millet, 2003a : 15).

Comme nous pouvons le voir, Millet explore dans les romans cités les mêmes thèmes que dans ses essais : dans les romans, le déclin de l'Europe et de ses valeurs est illustré par la disparition du monde rural et de ses traditions, ainsi que par la perte de la langue et de sa pureté.

La Confession négative est un roman de formation qui raconte l'histoire d'un jeune étudiant, passionné de littérature, nommé Pascal Bugeaud, qui part rejoindre les phalangistes chrétiens au Liban, où, en 1975, éclate la guerre civile : ce jeune homme constitue un double narratif de Millet. Dans ce texte, qui a suscité de nombreuses critiques, le narrateur s'interroge sur la langue, le style et la littérature, faisant l'apologie de la guerre, des combats et de la violence. Il évoque à plusieurs reprises l'alliance inéluctable des armes et des lettres. À la différence de ses autres textes littéraires, Millet y aborde beaucoup plus directement et ouvertement des sujets d'ordre religieux et politique. Il n'hésite pas à s'attaquer aux tabous et fustige l'Europe, surtout la France, où les médias, dominés par la gauche, ont donné une fausse image des événements qui se déroulaient au Liban et ont peint les phalangistes chrétiens comme des criminels qui s'attaquaient injustement aux Musulmans. Le style du récit diffère également de celui de ses textes littéraires antérieurs et se rapproche du style de ses essais publiés après 2000 : il est moins travaillé, plus direct, plus abrupt, les longues périodes typiques de son style se font rares.

Dans *La Confession*, de même que dans ses essais publiés après 2000 où il aborde sans ménagement de nombreux sujets tabous, son goût de la provocation est très prononcé, alors qu'il est quasi absent de ses ouvrages précédents, qu'il s'agisse de textes littéraires ou d'essais. Nous pouvons remarquer que son œuvre littéraire et son œuvre non littéraire ont connu une évolution analogue.

La conclusion qu'on peut tirer des analyses de la présente section et qui répond en même temps à l'une des questions posées dans l'introduction de cet article, est qu'on ne peut pas tracer une frontière étanche entre les textes littéraires et non littéraires de Millet et qu'il est impossible de dissocier de façon nette l'écrivain de l'essayiste-polémiste. Nous pouvons bien évidemment déceler des différences entre les deux versants de son œuvre, surtout au niveau du style et dans la manière dont il approche et traite certaines thématiques, mais il faut ajouter que ces différences sont au moins en partie la conséquence des contraintes qu'impose le genre textuel. Pour nous, la cohérence de l'œuvre de Millet est évidente.

Conclusions

L'affaire Richard Millet montre bien que l'œuvre d'un auteur forme un tout ; que, en l'occurrence, on ne peut pas dissocier l'écrivain du polémiste et que le statut d'écrivain ne dispense nullement Millet de respecter les valeurs dominantes de la société française. Les écarts, notamment ceux commis par des écrivains connus du grand public, ou d'un certain cercle seulement, comme c'est le cas de Richard Millet, sont sanctionnés par l'opinion publique. Que Millet ait le goût de la provocation, c'est indéniable. Il serait cependant erroné de croire qu'il s'agit là d'une provocation gratuite. L'analyse de ses textes montre une grande cohérence au niveau de son œuvre et des thématiques qu'il développe tout au long de ses ouvrages, qu'ils soient littéraires et, par conséquent, moins provocateurs, ou non littéraires, dans lesquels le goût de la provocation de Millet est plus perceptible. La provocation paraît être un réflexe de défense contre l'inquiétude grandissante que suscite en lui l'évolution de la société contemporaine. Mais il ne faut pas oublier qu'elle constitue également un moyen de susciter le débat, qui, selon Millet, est impossible dans le « Nouvel ordre » imposé aux sociétés européennes. Même si, dans ses derniers textes, il aborde de plus en plus des questions d'ordre politique, le fond de sa pensée reste dominé par des questions liées au déclin de la langue et de la culture, qui est pour lui à la fois la cause et le signe de la décadence de l'Europe.

Les textes de Millet relèvent-ils du populisme ? Les critiques lui ont souvent reproché d'être un écrivain qui, s'il n'adhère pas à l'extrême droite, en partage au moins les idées et aborde les mêmes thématiques. Or on sait que l'extrême droite a la réputation de propager des idées considérées comme simplistes et populistes. Cependant, la réflexion complexe que Millet propose sur ces thématiques et les conclusions qu'il en tire le situent plutôt à l'extrême opposé du populisme, au moins dans l'acception générale du terme. L'analyse proposée dans cet article nous permet de dire que les textes de Richard Millet présentent un exemple de ce que l'on pourrait nommer « apopulisme ». Si Millet aborde des thèmes que l'on considère habituellement comme populistes, il les aborde d'une manière non seulement opposée, mais bien davantage indifférente à la manière « populiste ».

Bibliographie

- Jaffrin, I. (2015). *L'affaire Richard Millet: critique de la bien-pensance*. CONTEXTES <http://journals.openedition.org/contextes/6100>, 12/9/2018
- Millet, R. (1993). *Le Sentiment de la langue*. Paris: Éditions de la table ronde.
- Millet, R. (2003a). *Ma vie parmi les ombres*. Paris: Gallimard.
- Millet, R. (2003b). *Le Renard dans le nom*. Paris: Gallimard.
- Millet, R. (2007). *Désenchantement de la littérature*. Paris: Gallimard.
- Millet, R. (2010). *L'Enfer du roman*. Paris: Gallimard.
- Millet, R. (2012). *Langue fantôme: Essai sur la paupérisation de la littérature; suivi de, Éloge littéraire d'Anders Breivik*. Paris: Pierre-Guillaume De Roux.
- Rengervé, M. de (2016). *L'affaire Richard Millet: critique de la bien-pensance*. Paris: Léo Scheer.